

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.
PHEANS BEE PUBLISHING CO.
LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, Nouv.
Conti et Bienville.

Pour les petites annonces de
Demandes, Ventes, Locations, Etc.,
qui se soldent au prix réduit de
10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE
PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

De 13 mars 1912.
Thermomètre de E. Claudel, Opticien,
Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal,
N.-O., Lne.
Fahrenheit Centigrade
7 h. du matin... 56 12
Idi... 60 14
3 P. M. 62 15
6 P. M. 62 15

Etats-Unis et Amérique latine.

Le développement, aussi remarquable que rapide, de l'Amérique latine, en ce qui concerne les échanges commerciaux, est aujourd'hui un fait indéniable et qui attire l'attention des économistes.

Les Etats-Unis ne pouvaient rester indifférents devant la croissance du pouvoir d'achat de leurs voisins du sud devant les sources merveilleuses de richesses qui, dans ces immenses régions, sont chaque jour découvertes, devant les occasions à chaque moment offertes pour l'emploi rémunérateur de capitaux.

Ainsi depuis quelques années les échanges commerciaux entre l'Union et les républiques de l'Amérique latine montrent-ils une progression constante qui, sans doute, ira en s'accroissant dès que le Canal de Panama sera ouvert à la navigation.

Le voyage que le secrétaire d'Etat Knox accomplit en ce moment dans l'Amérique latine, les réceptions enthousiastes qui lui ont été faites dans tous les pays visités jusqu'ici sont d'un bon augure pour l'avenir des relations politiques et commerciales entre les Etats-Unis et leurs voisins.

On cite volontiers, et à juste titre, la prospérité colossale et sans exemple des Etats-Unis et l'immense essor industriel de ce pays dans le dernier quart de siècle; mais si on étudie les dernières statistiques on peut constater que les progrès de certains pays de l'Amérique latine ne sont pas moins arpentés, ceux accomplis en particulier par l'Argentine et le Chili.

Les vingt nations qui forment ce qu'on est convenu d'appeler l'Amérique Latine ont en ensemble quarante millions d'habitants. En 1911 les transactions commerciales de ces Etats ont atteint près de trois milliards de dollars.

Il est à remarquer que 84 0/0 du commerce des nations latino-américaines correspond à ces six pays: Argentine, Brésil, Chili, Cuba, Mexique et Uruguay.

L'essor commercial qui ouvre la porte du Canal de Panama

donnera encore à ces pays permettra sans doute aux négociants et industriels américains de se créer de nouveaux marchés dont l'importance ne saurait échapper à personne.

La Chine qui s'en va.

Les livres chinois commencent à rebours des nôtres: on les ouvre à la dernière page, et on lit de bas en haut et de droite à gauche.

On saute sans quitter son chapeau. Si on dîne en tenue de cérémonie, on garde également sa coiffure.

Les hommes seuls prennent part aux réceptions et aux festins qui commencent à cinq heures du soir; à la fin du repas, on fait entrer les musiciens et les danseuses; à neuf heures, tout le monde s'en va.

Les canards et les cochons de lait sont couchés indéfiniment sous une couche de laque; la laque fond lorsqu'on les fait rôtir.

Lorsqu'on se voit pour la première fois, il est extrêmement poli de se questionner sur le lieu de sa naissance, sur ses parents, sur ses frères et sœurs, etc.

Pour annoncer la mort d'un de vos parents, vous devez prendre un visage riant, afin d'épargner à votre interlocuteur la peine de vous pleindre.

Il est malhonnête de parler de soi sans y être invité.

Lorsqu'un supérieur passe en chaise à porteurs, l'inférieur doit faire mine de ne pas le connaître; en effet il le connaît, la courtoisie obligeant la supériorité à descendre de sa chaise pour dire bonjour. Il est de bon ton de lui éviter cette peine.

Les cartes de visite sont rouges, longues de vingt centimètres.

Les enveloppes des lettres sont plus hautes que larges.

Lorsque deux Chinois ne se comprennent pas en parlant, ils traquent d'invisibles caractères avec leur index droit sur la paume de leur main gauche.

Les femmes s'appliquent à dissimuler leurs formes et à paraître sans croupe et sans poitrine. Celles mêmes qui vendent leur corps ont de la pudeur à montrer leurs épaules.

Ce sont les femmes qui portent des pantalons, et les hommes qui sont en robe.

Lorsqu'on bâtit une maison, on commence par faire le toit en l'élevant sur des piliers angulaires. Ensuite, on élève les murs.

Les baignoires chinoises sont complètement rondes et plus hautes que larges. On ne s'y couche pas, on s'y accroupit.

Tout valet chinois amène avec lui son domestique, auquel il fait faire les courses et les gros ouvrages. Les cuisiniers ont chacun un marmiton.

Lorsque votre boy veut chiper un objet, il commence par le changer de place. Ensuite, il le cache, et si vous ne le réclamez pas, il l'emporte.

La pipe chinoise ne contient qu'une pièce de tabac, juste de quoi tirer une bouffée. Les fumeurs passent leur temps à rallumer leur pipe.

Les tableaux chinois s'enroulent autour d'une baguette, comme dans nos écoles les cartes de géographie. On les garde dans des coffres de bois précieux et on ne les déroule qu'en présence de ses amis.

Dans la perspective chinoise, les lignes au lieu de converger, s'écartent, ce qui rend les arrière-plans immenses, et les premiers plans tout petits. Les per-

onnages sont presque toujours écorchés par le paysage.

De L'humour.

Notre époque aime beaucoup l'humour. Elle en voit partout; en tout cas, elle le recherche et lui fait fête. C'est ce qui explique la floraison des humoristes. Ils sont si nombreux qu'un seul Salon ne leur suffit pas; ils se sont offert le luxe d'un schisme. Le parti des peintres et des caricaturistes. Quant aux écrivains qui travaillent dans ce genre, comme ils ne se sont pas réunis en association, il est plus difficile de les compter. Nous ne connaissons bien que ceux qui ont acquis la maîtrise et la notoriété. Rien de plus malaisé d'ailleurs que de reconnaître un humoriste, un vrai. On risque de qualifier d'humoriste un auteur qui appartient simplement à la famille des auteurs comiques ou gais. Je n'en veux pour preuve que l'Anthologie des humoristes français, qui a paru tout récemment, et dont Pierre Mille a écrit la fine et pénétrante préface. La quantité d'écrivains d'hier ou d'aujourd'hui qui a pu trouver place dans cette galerie est surprenante. Tous humoristes; l'examen des titres pour entrer dans ce Panthéon du rire n'a pas été très sévère. Il y a eu autant d'élus que d'appelés. Heureusement que nous avons les titres qui justifient l'admission; je veux dire les morceaux choisis de ces auteurs couronnés. On peut donc juger, pièces en main, de la qualité de leur humour.

L'indulgence de l'accueillante "Anthologie" s'excuse sans peine. La vérité, c'est que nous manquons d'une bonne définition de l'humour. Nous savons d'où vient le mot, mais nous ignorons les circonstances précises de son application en France. Correspond-il exactement à un tour d'esprit nouveau? Désigne-t-il un mode de plaisanter, qui serait aussi une mode venue de Londres? Il paraîtrait que le mot fit son apparition chez nous vers 1830. D'après Pierre Mille, les romanciers l'auraient importé afin de donner un nom tout neuf à ce mélange de rires et de larmes qu'ils lancent dans la littérature française. Il serait une conséquence de cette poétique, solennellement proclamée dans la préface de "Cromwell" et qui annonçait l'union des contrastes et le mariage des antithèses. Shakespeare ayant été, dans cette hypothèse, un humoriste, Victor Hugo, sacrifiant aux mêmes principes, devenait un humoriste dans ses drames. Cette définition de l'humour me semble un peu trop large. Le dosage volontaire ou involontaire de la gaieté et de la mélancolie se retrouverait dans des œuvres et chez des auteurs, mêmes anciens, qui n'ont rien précisément d'humoristique. Ne serait-il pas paradoxal, par exemple, de rechercher l'humour dans l'antiquité? On a plus de chance de saisir la portée de ce mot si, en essayant de le différencier de ceux auxquels il s'apparente: comique, ironie, satire, on le prend dans son sens restreint. A être délimité, il acquiert sa pleine signification.

Remettons l'humour dans son pays d'origine. Écoutons les humoristes. Un des premiers traits de l'humour est qu'il sert à caicher une intention autre que l'ap-

parent. Il la cache jusqu'à un certain point. L'humour est comme Galatée fuyant vers les saules. Mais d'irez-vous, cet humour là ressemble beaucoup à l'ironie. Socrate aurait fait de l'humour sans le savoir et sa maieutique serait un chef-d'œuvre du genre humoristique. L'ironie ne perd jamais sa finesse, elle raisonne; elle garde la mesure. L'humour, au contraire, peut changer tout à coup de ton; il frappe un coup rude et même grossier; il quitte volontairement l'équilibre.

Il cherche à produire l'étonnement; il nous donne comme la secousse d'un arrêt intempestif; il en résulte un choc au cerveau. Tantôt il insinue la gaieté qui se répand peu à peu ainsi qu'une atmosphère joyeuse ou plutôt un gaz hilarant; tantôt il la déclenche d'un coup sec et le rire jaillit. Il tire presque tous ses effets du manque d'équilibre et du défaut de proportions. Il exploite les brusques changements ou—moins violemment—les simples contrastes. Comme on comprend que l'humour soit d'essence britannique? Voyez un Anglais froid, impassible; il peut dire des choses très tendres; avec un visage risible, il raconte des histoires fort risibles. On goûte l'opposition qui s'accuse si nettement entre l'apparence, l'attitude de cet homme et le sens réel de ses paroles. Ces deux aspects si différents déconcertent d'abord l'esprit puis l'amusent. Cette "dissonnance" frappe agréablement nos yeux et nos oreilles.

Les oppositions éclatantes ou sournoises, les contrastes imprévus, les ruptures d'équilibre sont, pour ainsi dire, la source du rire. Les mouvements du corps, par exemple, s'appellent et se commandent; il existe dans leur jeu naturel et normal une harmonie visible. Que cette harmonie cesse brusquement, la surprise de cette interruption se traduit par le rire. Nous nous attendions à une autre suite; nous y étions habitués, le changement produit sur les muscles de notre visage ce désordre momentané qu'on nomme le rire. Remarquez que les défauts physiques du corps humain, les difformités—quand elles ne sont pas horribles—provoquent le rire. De même dans les mouvements de la pensée qui s'expriment par des phrases, on retrouve une loi de rythme et d'harmonie. La pensée se développe suivant cette loi; les bizarreries, les déformations, les contorsions voulues de la pensée, ses grimaces et ses parodies d'elle-même—dans certains exercices de logique caricaturale chère aux humoristes—ont pour effet d'exciter la gaieté. Elles engendrent des paradoxes et des fantaisies, quelques fois très profondes. Souvenez-vous d'Alphonse Allais; remarquez aussi le travail de Tristan Bernard. Lorsque l'attendu, le changement ne porte que sur la phrase elle-même, c'est-à-dire sur les mots, les plaisanteries présentent toute la variété secondaire des calembours; à peu près, cog à l'âne. Cette forme inférieure de l'humour n'a pas grande valeur. Pourtant elle ne laisse pas quelquefois de divertir. Théodore de Banville n'allait-il pas jusqu'à traiter de chef-d'œuvre ces pauvres "Pensées d'un emballer" de Commerson? On lisait dans ce chef-d'œuvre: "J'aime mieux être tiré à quatre épingles qu'à quatre chevaux." Ou bien: "J'aimerais mieux aller hier à la poste qu'à aller à la postérité."

Le propre de l'humour est avant tout de produire l'étonnement et le rire. Il ne vise pas à la profondeur et à la vérité. C'est en cela qu'il diffère du comique—qu'il se serve de la plume, du pinceau ou du crayon—voit l'humanité et note des ob-

servations qui font réfléchir; il peut être acerbe, amer et triste. Sa gaieté a je ne sais quoi de désolant quelquefois. C'est "la mâle gaieté si triste et si profonde" dont parle Musset à propos de Molière. L'humoriste n'habite pas ces régions élevées et tourmentées. L'humoriste est condamné à rester au milieu des hommes, sans les dominer. Il ne lui est pas permis de ne pas être gai.—J. G.

Le gendarme est sans méfiance.

Le gendarme n'est pas seulement sans méfiance, il est aussi parfois sans méfiance. Notre confrère Séryx raconte à l'appui une amusante anecdote.

C'était vendredi dernier: non loin de Toulon, dans la commune de la Londe...

Un monsieur, de mine fort respectable, se présente à la gendarmerie.

—Je suis, déclare-t-il, inspecteur de police. Et, à l'appui de son dire, il exhiba une carte.

—Monsieur l'inspecteur, nous sommes à vos ordres, obtinrent les gendarmes.

—C'est bien, fit avec condescendance le policier... Je suis porteur d'un mandat d'arrêt contre un riche entrepreneur marseillais, M. G. Achetto, qui est en de passage en ce moment à la Londe, dans un café que je vais vous indiquer... Il s'agit de procéder à son arrestation.

Dare dare, les braves gendarmes se mobilisèrent, et quelques minutes plus tard, l'inspecteur M. G. Achetto, surpris, parait-il, par le pillage d'un train express de la ligne du Southern Pacific, en tuant deux bandits qui avaient arrêté le convoi.

Ce train qui est connu sous le nom de "Sunset Limited de Luxe" était parti de la Nouvelle-Orléans lundi soir pour San Francisco.

Il venait de quitter la petite station de Sanderson, où il s'était arrêté à deux heures du matin pour renouveler sa provision d'eau, lorsque deux bandits qui s'étaient dissimulés derrière le tender mirent en joue le mécanicien, lui ordonnant de stopper. Celui-ci ayant immédiatement obtempéré à cet ordre, les malfaiteurs détachèrent le wagon-postal et le fourgon des messageries et toujours sous la menace de leurs revolvers obligèrent le mécanicien à les conduire à environ deux miles de l'endroit où ils avaient abandonné les wagons de voyageurs.

Arrivé à un des bandits restés près de la locomotive, surveillant le mécanicien et le chauffeur tandis que son compagnon sautait dans le wagon des messageries en menaçant les deux employés de service il leur ordonna d'ouvrir les sacs de valeurs. Ceux-ci se mirent à la besogne. Trousdale cependant ne perdit pas de vue le bandit et réussit sans pendant deux secondes à détourner son attention en lui faisant croire que quelque un approchait; il saisit un lourd maillet à glace, déposé dans un coin du wagon, et d'un bond s'élança sur le malfaiteur lui appliquant sur la tête un coup violent de son arme improvisée. Le bandit s'écroula, la crâne brisé.

Sans perdre de temps Trousdale s'empara du revolver que le malfaiteur étreignait encore, et se cachant près de la paroi des wagons s'approcha de la locomotive où l'autre bandit, qui ne se doutait pas du sort de son compagnon, était toujours en sentinelle.

Le coucher en joue et l'abattre d'un coup de revolver dans la tête ne fut pour le courageux employé que l'affaire d'une minute. Cette double exécution accomplie le convoi fut reformé et retourna à Sanderson où les cavaliers des deux malfaiteurs furent remis aux autorités.

Il est inutile de dire que la vaillante conduite déployée en la circonstance par Trousdale lui valut les félicitations de tout le monde, et qu'il recevra sans aucun doute une récompense méritée de la Compagnie de messageries Wells-Fargo, par laquelle il est employé depuis sept ans.

CRESCENT.

Le comédien Billy B. Van remporte succès sur succès au Crescent dans l'amusante farce "A Lucky Hoodoo".

Matinée aujourd'hui.

La semaine prochaine: "The Girl, the Man and the Game" une nouvelle comédie musicale dont le premier rôle sera tenu par l'acteur Billy Clifford.

ORPHEUM.

Les représentations de l'Orpheum sont toujours très suivies, ce qui s'explique facilement car il serait difficile de trouver un programme de vaudeville plus com, let et plus intéressant.

Deux bandits qui tentaient de dévaliser un train.

Sont tués par un employé.

San Antonio, Texas, 13 mars.

Un employé du service des messageries du nom de David A. Trousdale, a empêché ce matin le pillage d'un train express de la ligne du Southern Pacific, en tuant deux bandits qui avaient arrêté le convoi.

Ce train qui est connu sous le nom de "Sunset Limited de Luxe" était parti de la Nouvelle-Orléans lundi soir pour San Francisco.

Il venait de quitter la petite station de Sanderson, où il s'était arrêté à deux heures du matin pour renouveler sa provision d'eau, lorsque deux bandits qui s'étaient dissimulés derrière le tender mirent en joue le mécanicien, lui ordonnant de stopper. Celui-ci ayant immédiatement obtempéré à cet ordre, les malfaiteurs détachèrent le wagon-postal et le fourgon des messageries et toujours sous la menace de leurs revolvers obligèrent le mécanicien à les conduire à environ deux miles de l'endroit où ils avaient abandonné les wagons de voyageurs.

Arrivé à un des bandits restés près de la locomotive, surveillant le mécanicien et le chauffeur tandis que son compagnon sautait dans le wagon des messageries en menaçant les deux employés de service il leur ordonna d'ouvrir les sacs de valeurs. Ceux-ci se mirent à la besogne. Trousdale cependant ne perdit pas de vue le bandit et réussit sans pendant deux secondes à détourner son attention en lui faisant croire que quelque un approchait; il saisit un lourd maillet à glace, déposé dans un coin du wagon, et d'un bond s'élança sur le malfaiteur lui appliquant sur la tête un coup violent de son arme improvisée. Le bandit s'écroula, la crâne brisé.

Sans perdre de temps Trousdale s'empara du revolver que le malfaiteur étreignait encore, et se cachant près de la paroi des wagons s'approcha de la locomotive où l'autre bandit, qui ne se doutait pas du sort de son compagnon, était toujours en sentinelle.

Le coucher en joue et l'abattre d'un coup de revolver dans la tête ne fut pour le courageux employé que l'affaire d'une minute. Cette double exécution accomplie le convoi fut reformé et retourna à Sanderson où les cavaliers des deux malfaiteurs furent remis aux autorités.

Il est inutile de dire que la vaillante conduite déployée en la circonstance par Trousdale lui valut les félicitations de tout le monde, et qu'il recevra sans aucun doute une récompense méritée de la Compagnie de messageries Wells-Fargo, par laquelle il est employé depuis sept ans.

THEATRES.

THEATRE GREENWALL.

Les comédiens Lowe et Sterling, et la danseuse W. no-nah sont très applaudis à chaque représentation du Greenwall.

Il y a une matinée chaque jour à ce théâtre et deux représentations le soir.

TULANE.

Les deux représentations de la comédie "The Real Thing" données hier au Tulane, avaient attiré beaucoup de monde, et il en sera sans doute de même jusqu'à la fin de la semaine car cette pièce est une des plus intéressantes qui aient été jouées cette saison à la Nouvelle-Orléans.

Le célèbre acteur John Drew, paraîtra la semaine prochaine au Tulane dans "A Single Man", la dernière comédie du dramaturge anglais Hubert Henry Davies.

Les places pour les représentations de "A Single Man" sont mises en vente à partir de ce matin au contrôle du Tulane.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No 30 Commencé le 8 février 1912

LE

Chasseur Maudit

GRAND ROMAN INEDIT

Par ELY MONTCLERC

PREMIERE PARTIE

IX

Suite.

Tout d'abord, les renseignements qu'on lui procura sur la

banque Saint-Cyran, levèrent, tous ses doutes, relativement à l'honorabilité de son directeur.

Cette maison ne traitait que des affaires honorables; elle réalisait de gros bénéfices, son crédit était solidement établi.

Quant à Saint-Cyran, on le donnait comme un homme en tous points remarquable. Sa vie privée n'offrait aucune prise à la critique.

Très sérieux, très travailleur, excellent père, mari fidèle, il n'avait à se reprocher aucune de ces fautes vénielles que la conscience des hommes supporte si aisément.

Pas le plus petit flirt, pas la moindre intrigue; il se donnait tout entier à son administration, et ne s'occupait que de sa prospérité.

D'autre part, le mari de Françoise songeait à quitter les Chartrettes. C'est du moins ce qu'on dit sa secrétaire de la doctoresse, lors de son premier voyage à Villefort-le-Vieux.

Avant le 15 septembre le Saint-Cyran auraient regagné leur appartement parisien de la rue Mozart à Passy.

Jacques ne cachait pas qu'il renouait à ses droits d'achat sur la propriété. Il achèverait son bail, mais n'attendait pas le renouveler. Les Chartrettes ne lui convenaient plus.

— Parce que la Morinière lui convenait trop, se dit Fernand Lamy lorsqu'il connut ces dé-

tails.

Mes suppositions étaient justes. M. Saint-Cyran ne s'était installé dans le pays que pour surveiller de plus près ses futurs domaines.

Maintenant que la poule aux œufs d'or est morte, il prend en dégoût ce qu'il aimait.

Je comprends ça!

Il est dur de voir d'aussi près le triomphe d'un adversaire. C'est un orbe-cœur inutile.

— Eh bien, que ces gens décampent au plus vite. Je n'en serai pas fâché. On se jeterait des coups d'œil hostiles... merci! je ne tiens aucunement à des voisins pareils!

Comme il passait deux fois par jour devant la grande porte des Chartrettes pour se rendre à la Morinière, le brave garçon vit, un après-midi, deux wagons de doméniage, que des hommes emmenaient. Le soir, lorsqu'il retourna au Château Rouge, ces wagons avaient disparu. Mais le lendemain il y en avait un troisième.

— Sapristi! fit le secrétaire, on file sérieusement, à ce qu'il paraît. On m'a l'air de tout emporter.

En effet, Jacques vidait la maison, des œufs au grelot. Sa femme et plusieurs domestiques étaient partis en premier.

Dolores Artega resta jusqu'à la fin pour présider à l'emballage des meubles et fermer les portes. Le dernier jour, M. Saint-Cy-

nan vint passer une revue minutieuse de la maison. Il n'y resta personne, pas même les concierges.

Il eût pu tout aussi bien rendre les clefs au propriétaire des Chartrettes, puisqu'il entendait pas y remettre les pieds, mais, ayant payé d'avance le montant de la totalité de son bail afin de pouvoir démeubler, il s'obstina à rester le maître de cette propriété inhabitée.

C'était son droit strict, il en sentait, percoque n'avait rien à objecter.

De sorte que, le 12 septembre, Fernand Lamy put constater à sa grande satisfaction qu'il ne restait aux Chartrettes qu'un seul être vivant. A travers un jour grillé mélangé dans le mur d'enceinte, il examinait la maison.

Elle apparaissait distante de trois cents mètres environ. Tous les volets de bois pleins, peints en brun, étaient hermétiquement clos. Il se dégageait de l'air une atmosphère de tristesse et d'abandon qui serrait le cœur.

Fernand Lamy éprouva une sensation très différente, il se sentit allégre, heureux, et c'est d'un pas lesté qu'il alla partager le déjeuner de sa petite amie Bégnéte au Château-Rouge.

Le lendemain, Françoise venait, et il se réjouissait tous trois de la revoir. Tous trois, c'est-à-dire Gertrude, Bénédicte et son garde du corps.

Afin d'avoir les coudées plus

franches, la doctoresse s'était adjoint un aide au dispensaire, le docteur Morand, qui l'avait remplacée pendant les vacances.

Le docteur Morand venait de terminer son internat, il aimait son art avec passion, il était pauvre, digne d'intérêt; par conséquent, Françoise faisait une bonne action tout en se donnant la liberté nécessaire.

Comme septembre était d'une douceur et d'une beauté sans pareilles, elle annonçait son intention de demeurer plusieurs jours auprès de ses amis.

Nous devons avouer que la jeune femme prit cette décision quand elle connut le départ des hôtes des Chartrettes.

Et puis, grâce à l'automobile dont elle venait de faire l'acquisition, rien de facile comme d'aller et venir de Villefort à Paris et vice versa.

Une fièvre de travail brûlait la doctoresse. Son cerveau était en fusion nuit et jour. Elle ne cessait de calculer, de combiner, d'échafauder des plans...

Cette fièvre, cette animation l'empêchaient, non de penser, mais d'appesantir sa pensée sur Michel Talbot. Oisive, jusqu'au jour où elle se laissait glisser vers quelques hauteurs où planait son rêve?

Rien n'est impossible à l'imagination, cette fée active dont la baguette magique réalise les plus folles aspirations, détraite tous les obstacles, environne d'une

auréole lumineuse les plus plates réalités.

Dans le secret de son cœur, depuis longtemps, depuis bien longtemps, Françoise aimait Michel Talbot.

D'abord elle s'était payée de sophismes, mais qu'on se souvienne des airs innocents et paléobles, ne voulant s'avouer à elle-même qu'une amitié faite d'admiration et d'estime.

Mais la souffrance éprouvée lorsqu'elle crut que Bénédicte s'était éprise du jeune député, fit tomber tous les voiles de l'illusion, et dans sa nudité décevante, la réalité lui apparut.

Elle aimait Michel Talbot, elle l'aimait du plus tendre amour, du plus ardent aussi: sournoisement, à son insu, il s'était glissé dans son cœur, et maintenant il en était le maître.

Chez une toute jeune fille, l'amour revêt des formes plus brillantes; il semble plus fongueux, plus passionné, il se paie de mots, de gestes, de promesses soignées, jusqu'à ce qu'une circonstance futile quelconque, la faise s'évanouir en fumée.

Mais, le grand et profond amour silencieux, qui plonge ses racines jusqu'à l'âme, et se nourrit de sa substance, l'amour qui naît lentement, insensiblement, et ne se révèle qu'après de longs mois... il est tout-puissant, il est éternel. Bienheureux celui qui l'inspire, malheureux celui qui le ressent, et qui doit aimer

seul, car toute sa vie il en souffrira.

Françoise, le jour où elle lut en son cœur, y lut la désolante vérité.

Celui qu'elle adorait que serait-il pour elle? Rien qu'un ami aimable, indifférent. Il était rebelle à la passion, son être physique semblait revêtu d'une cuirasse sans défaut, qui le rendait inviolable.

Si souvent, en maintes circonstances, il avait affiché une volonté nettement déterminée de n'aliéner jamais sa liberté.

Comment la pauvre Françoise avait-elle eu la témérité de croire qu'il changerait d'avis quelque jour? Comment s'était elle imaginé que sa fortune la baserait au niveau du parlementaire, le rendrait digne d'être regardé par cet homme si lointain, si distant!

N'avait-il pas l'esprit, la beauté, la richesse, le nom, le talent, toutes choses dont une seule eût suffi pour lui permettre d'épouser la fille la plus orgueilleuse?

Et cependant il restait libre, il se confinait dans la solitude, il demeurait auprès de sa mère, triste toujours et silencieux, sa mère dont la maison avait des airs de convent.

Où lui plaisait ainsi: per conséquent, il ne voulait ni de l'amour ni de mariage. Et celle qui était assez folle pour adorer Michel devait porter le deuil de ses espérances, avant qu'elle